Nouvelle Iphigénie à Genève



Genève, Opéra. Gluck: Iphigénie en Tauride. 25 janvier>4 février 2015. Prêtresse de Diane sur l'île de Tauride, Iphigénie ignore les crimes qui ont frappé sa famille. L'assassinat par sa mère Clytemnestre de son père Agamemnon, roi de Mycènes, et le meurtre de Clytemnestre par son frère Oreste. Ce dernier, accompagné de son fidèle ami Pylade, fait alors son apparition sur l'île où le roi Thoas a décidé que les étrangers seraient mis à mort… L'amour fraternel sera-t-il plus fort que la loi divine ? Au moment où il est prêt au sacrifice, Oreste est reconnu par sa soeur Iphigénie. Les grecs menés par l'ami d'Oreste, Pylade, sauvent le frère et la soeur des mains du roi des Scythes, Thoas en tu n'as ce dernier.

En s'emparant avant Goethe, de la malédiction des Atrides, Gluck réinvente la tragédie antique; sa musique magnifie le texte, en articule l'intensité dramatique. Airs, choeurs (omniprésent), enchaînement des tableaux… tout y est développé s'il sert l'intensité et la clarté du drame. Le style direct, la franchise d'un Gluck soucieux d'intelligibilité donc écartant toute virtuosité gratuite, l'orchestre rugissant scellent la fin du théâtre baroque.

Créé à Paris en 1779, l'œuvre marque la fin du séjour décisif du chevalier Gluck en France ; c'est l'aboutissement d'une carrière lyrique durant laquelle il n'a cessé de faire évoluer le théâtre musical. Alliant poésie, musique et danse, Iphigénie en Tauride est un ouvrage incontournable de l'époque des Lumières. En un style frénétique et furieusement théâtral, le seconde Iphigénie de Gluck – Iphigénie en Aulide créée en 1774 marquait le début du séjour parisien du favori de Marie Antoinette-, incarne au plus haut l'expressionnisme lyrique d'un Gluck inscrit dans la modernité et que Rousseau avait choisi comme son champion.

Iphigénie en Taurine de Gluck à l'opéra de Genève



Les 25,27,29,31 janvier puis 2 et 4 février 2015 à 19h30.

Nouvelle production. Livret de Nicolas-François Guillard, d'après la tragédie éponyme de Guymond de La Touche, elle-même inspirée d'Euripide. Créé le 18 mai 1779 à Paris, à l'Académie royale de musique

Hartmut Haenchen, direction
Lukas Hemleb, mise en scène
Chanté en français, surtitré en anglais

Pourquoi ne pas manquer la nouvelle production d'Iphigénie en Tauride à Genève ?

Pour la remarquable incarnation dans le rôle titre de la soprano fine, intelligente **Anna Caterina Antonacci** (à l'affiche les 25,29 janvier, puis 2 et 4 février 2015).

Paris, Bastille : Karita Mattila chante Ariadne auf Naxos



Paris. Opéra Bastille. Strauss : Ariane à Naxos : 22 janvier>17 février 2015. Karita Mattila. Si l'on regrette le manque de poésie de la mise en scène de Laurent Pelly (l'une des moins inspirées qu'il ait faite : où se lisent ici les références si subtiles au baroque de Lully et de Molière voulues par Hofmannsthal et Strauss ?), la reprise de cette produciton déjà vue, offre des promesses séduisantes grâce à la présence de la soprano incandescente Karita Mattila dans le rôle de la primadonna au I, puis d'Ariadne au II. Aucun autre opéra, sur le mode chambrisme et parodique, n'illustre le mieux le thème de l'identité et de la métamorphose : abandonnée par Thésée sur l'île de Naxos, la belle Arianne s'abandonne à la mort jusqu'à ce qu'elle croise le chemin du sensuel et hypnotique Bacchus dont la transe est gage de résurrection. Les romains avaient fait de l'ivresse bacchique la voie de l'éternité après la mort… Dans l'opéra de Hofmannsthal et de Strauss, Arianne éprouve chaque étape d'une longue quête régénératrice : depuis sa caverne solitaire, grâce à la complicité de l'insouciante mais subtile Zerbinette (pour laquelle chaque instant est une promesse amoureuse), par la rencontre finale avec le dieu de lumière, Bacchus, l'héroïne retrouve enfin l'appétit de vivre. Un miracle dramatique qui la fait renaître et s'ouvrir au monde plutôt que de s'en écarter pour mourir. Voilà une héroïne qui réaise un itinéraire contraire à celui de Daphné (pétrifiée donc absente au monde et aux autres, comme l'Empereur dans La Femme sans ombre, en fin de parcours)

: âme condamnée, languissante au début, Ariane vit une renaissance : peu de cantatrices aujourd’hui peuvent offrir une telle expérience sur la scène, avec la conscience de ce qui se joue profondément. Sous l’univers déjanté de la comédie du I (où l’on assiste aux préparatifs de la troupe réunie avant l’opéra proprement dit), Strauss et son librettiste Hofmannsthal écrivent l’un des drames les plus significatifs de leur travail à quatre mains : s’y interpénètrent les notions diffuses d’art, de culture et de nature, d’Eros et de Thanatos, de désir et de mort : si Ariane est d’emblée tragique et gémissante, opposée par effet recherché des contrastes à la figure de la piquante Zerbinette (qui malgré ce qu’on lit d’elle ici et là, a mesuré toute la profondeur de l’amour), Strauss réserve à la diva ténébreuse et trahie, une rémission : la promesse et la réalisation de sa résurrection.

le nouveau défi de Karita Mattila à l’Opéra Bastille

Arianne à Naxos par karita

Il n’en faut pas moins pour inspirer la soprano Karita Mattila dans un rôle que l’on attend à Paris comme un événement : son timbre intense et introspectif devrait éclairer d’une ferveur tendre nouvelle le personnage d’Arianne, l’un des plus captivants imaginés par Strauss et Hofmannsthal.



A Paris, la cantatrice nordique, élève de la Sibelius Academy, fut Elisabeth (Don Carlo de Verdi) puis Lisa dans La Dame de Pique de Tchaikovsky : deux rôles révélant / confirmant son sens de la performance vocale autant que corporelle. Sa silhouette de star hollywoodienne (celle des films de Cukor par exemple car son blond métallique sait particulièrement bien capter la lumière… : même effet magnétique sous les feux de la rampe lyrique). Athlète autant que diva fine et véhémente (!), « La Mattila » devrait comme pour le rôle voluptueux et félin de Salomé (du même Strauss), redéfinir un standard vocal pour Ariane : blessé mais sublime amoureuse. Saluons la diva finnoise pour sa prise de position contre Gergiev et ses déclarations douteuses sur la question homosexuelle. Elle ne chantera plus sous sa direction. en plus d'être artiste admirable, Karita Mattila est une diva humaniste, aux engagements exemplaires.

Pourquoi ne pas manquer la reprise d'Ariane à Naxos à l'Opéra Bastille en janvier et février 2015 ?

Les 2 plus de la reprise d'Ariadne auf Naxos (1916) à l'Opéra Bastille en janvier et février 2015 :

1- Sophie Koch dans le rôle du compositeur à l'acte I (la mezzo française aura indiscutablement marqué le rôle)

2- le duo sublime et donc très prometteur de Klaus Florian Vogt et de Karita Mattila dans les rôles respectifs de Bacchus et d'Ariane pour une rencontre… miraculeuse ?

Paris. Opéra Bastille. Strauss : Ariane à Naxos : 22 janvier>17 février 2015. **Avec Karita Mattila.**

Le Don Giovanni de Michel Haneke repris à l'Opéra Bastille



Paris, Opéra Bastille. Mozart: Don Giovanni. Michel Haneke, 15 janvier>14 février 2015. Reprise de la production de Don Giovanni par le réalisateur et homme de théâtre **Michel Haneke**. Le spectacle a été créé in loco en 2006 et porte toutes les marques du monde réaliste voire cru et même violent (La pianiste) du metteur en scène autrichien. Particulièrement célébré grâce aux films, Le Ruban blanc et le récent Amour (palme d'or à Cannes), Michel Haneke sait se glisser dans l'intimité brute et pure des émotions en sachant parfaitement maîtriser la convention illusoire du théâtre. Mieux le cinéaste efface l'artificiel de la caméra et pénètre au cœur des passions et des intentions, à mille lieux du convenu et de tout sentimentalisme. Bach, Schubert, Mozart sont ses compositeurs

favoris : mais allusivement ou très fugacement présents dans ses films. Gérard Mortier lui offre une mise en scène à l'opéra : Katia Kabanova fut évoquée mais écartée (car Haneke ne pouvait mettre en scène un opéra dont il ne parlait pas la langue). Mozart s'est imposé naturellement : ainsi ce Don Giovanni de 2006, créé à Bastille et repris en janvier et février 2015.

Rapports de force



Réaliste et cynique, clinique observateur des rapports de force qui se réalisent dans l'opéra de Mozart et de son librettiste Da Ponte, Haneke imagine le séducteur sans dieu, directeur des ressources humaines dans une grande entreprise de La Défense : son terrain de chasse, les femmes de ménage … voilà qui transforme le duettino entre le chasseur et la gazelle Zerlina en… scène de harcèlement musical.
Soulignant l'importance du jeu théâtral (aussi capital que le chant, voire plus dans certaines séquences…), n'hésitant pas à ponctuer le drame mozartien, de scènes de pur théâtre, Haneke sonde la violence humaine au-delà du supportable : que peut un diable s'il n'a pas de victimes consentantes ? Que peut être l'homme s'il ne peut tôt ou tard exercer sa domination ? C'est

un monde de jouisseurs et de… masochistes. Un même regard s'est ensuite développé dans son Cosi fan tutte, présenté à Madrid puis Bruxelles en 2013. La modernité de Don Giovanni vient de sa justesse critique sur le genre humain : pas de prédateur sexuel sans victime à demi consentante ? C'est dans cette vision sans fausse pudeur, mais juste par les troubles et les ambivalences qu'elle sait déceler que le drame musical prend ici une nouvelle dimension.

Ex compagnon d'Anna Netrebko, le baryton uruguayen **Erwin Schrott** incarne la félinité perverse et manipulatrice du héros sans morale et une nouvelle distribution réactive à ses côtés le jeu de séduction et de domination qui pilote les rapports de Don Giovanni avec les femmes de l'opéra : la fausse prude Anna, l'amoureuse sincère délaissée Elvira, la jeune fausse ingénue Zerlina… Dans la fosse, **Alain Altinoglu** retrouve un opéra qu'il a appris à aimer et à défendre comme pianofortiste sous la direction de Jean-Claude Malgoire, en 2011 à Tourcoing. C'est d'ailleurs le fondateur et directeur de l'Atelier Lyrique de Tourcoing qui lui a permis de diriger son premier opéra : Don Giovanni, justement (en 2002). 13 ans plus tard, la vision de l'ouvrage s'est enrichie, en particulier la présence de la mort semble plus prenante que l'apparente insouciance du héros. Un Don Giovanni hanté par les ténèbres, malgré sa provocation finale ? C'est ici la volonté de construire l'opéra comme un drame organique dont tout le flux depuis les premiers accords (les pas du Commandeur déjà) s'accomplit inéluctablement vers le sommet qui en est la confrontation du héros avec Dieu, du fils avec son père… Explicitation et réponse sur la scène de l'Opéra Bastille à compter du 15 janvier et jusqu'au 14 février 2015.

Informations Réservations

P**aris, Opéra Bastille. Du 15 janvier au 14 février 2015. Mozart / Da Ponte : Don Giovanni.** Michel

Haneke, mise en scène (reprise. Création en 2006). A. Altinoglu, direction.

Diffusion sur Radio classique le 11 février 2015 à 19h.

Les Caprices de Marianne d’Henri Sauguet

Tours, Opéra. Sauguet : Les Caprices de Marianne. Les 13, 15 et 17 février 2015*. Oriol Tomas, mise en scène. Claude Schnitzler, direction. Théâtre des passions et des sentiments contrastés, l’opéra d’Henri Sauguet (1901-1989), créé en 1954, marque les esprits par sa langue ciselée, dévoilant en contrastes soulignés, les vertiges du cœur. Souffrance, jalousie, voire folie, les protagonistes de la comédie qui est aussi un drame tragique, suivent l’intrigue de la pièce originelle de Musset (1833). L’auteur lui-même en couple avec George Sand, impétueuse maîtresse, connut les affres de la passion amoureuse digne de ses héros fictionnels.*



L’œuvre a été créée au festival d’Aix en Provence. Inspirée de Musset, elle permet aux classes et leurs professeurs d’approfondir un travail spécifique sur l’adaptation des oeuvres littéraires à l’opéra. En l’occurrence il s’agit de voir comment le librettiste de Sauguet, Jean-Pierre Grédy, a adapté le texte de Musset pour la scène lyrique. Sauguet fut un habitué de ce genre de transposition : La Contrebasse d’après Tchekov (livret de Henri Troyat), La Chartreuse de Parme d’après Stendhal créé à l’Opéra de paris, puis La Gageure imprévue d’après Sedaine en 1943, précède l’expérience des Caprices. Suivra encore en 1978, Boule de suif d’après Maupassant… Comment expliquer la mise à l’écart dont souffre toujours Sauguet, comme Honegger ou Milhaud ? La résurrection des Caprices met en valeur l’efficacité d’une écriture dramatique, polytonale, d’une superbe concision harmonique sachant caractériser chacune des très nombreux épisodes de l’action. Le travail des répétiteurs dès les premières sessions se concentrent sur l’articulation du français, un élément clé de l’opéra à cette époque.

A quoi sert la mort de Cœlio ?



La tension dramatique s'inscrit dans les choix scéniques du metteur en scène : imaginé dans le texte originel de Musset « sous le règne de François Ier », le drame s'inscrit dans cette nouvelle production à Naples, la menace du Vésuve, élément sourd et permanent qui annonce la mort de Cœlio, ce jeune homme amoureux qui n'a de cesse de conquérir le cœur de Marianne : l'indice tragique y colore jusqu'à la fin cet opéra du drame amoureux. Allusivement, c'est une guerre politique et sociétale qui se joue, un conflit de générations et d'esthétiques : les vieux bourgeois détenteurs du pouvoir contre la jeunesse rebelle et romantique… Le décor reproduit pour partie la fameuse galerie urbaine et bourgeoise Umberto I à Naples : formidable parabole du carcan social qui recouvre et étouffe avec son dôme en verre. La perspective accentué évoque aussi le labyrinthe du théâtre Olympique de Vicence et ses dédales impossibles où se perd la raison des héros. Ici règne le soupçon délirant et la jalousie criminelle, ceux de l'époux de Marianne (le juge Claudio) qui sent tout autour de la maison conjugale, une épouvantable et pourtant irrépressible « odeur d'amants ». Le ton est donné. Il est vrai que Cœlio entreprend divers stratagème pour séduire la belle Marianne, utilisant tour à tour la vieille Ciuta, puis surtout le cousin du juge, Octave, dépravé libertin auquel Marianne finira par faire quelques avances… Au final, à quoi sert l'amour non partagé de Cœlio pour Marianne ? Car celle-ci lui préfère le cœur d'Octave. Musset ajoute à la tragédie, le poison du cynisme. En Cœlio, il faut avoir ce héros romantique que sa jeunesse et ses aspirations rendent décalé, un inadapté dans le monde réel. Si Marianne est froide et indifférente, seul Octave son ami, renonce à l'amour de Marianne ça dil ne veut pas trahir son ami. La verve et les délices de la langue imaginé par Musset, transcrits dans l'opéra de Sauguet

concernent surtout les confrontations entre Marianne et Octave chez qui bouillonnent et tempêtent des sentiments contradictoires mais qu'unit un vrai sentiment amoureux, avoué ou refoulé.

Qu'en sera-t-il sur les planches des théâtres accueillant la production ? Réponses à travers les différentes dates de la tournée, en France et en Suisse. **A l'Opéra de Tours, pour 3 dates : les 23, 15 et 17 février 2015.**



La production en tournée en France, est portée par les jeunes chanteurs lauréats des auditions organisées par le Centre Français de Promotion Lyrique, avec une équipe de production canadienne. Saluons l'initiative qui permet de défendre une perle lyrique française méconnue, de la faire connaître d'un large public en la programmant dans une dizaine de théâtres d'opéra : au total 14 salles françaises accueillent la production. Soit 40 représentations jusqu'en 2016 (deux distributions en alternance). Avant Les Caprices de Marianne, le CFPL avait inauguré un tel projet lyrique collégial avec le Voyage à Reims de Rossini en 2009-2010.

Les Caprices de Marianne à l'Opéra de Tours
les 13, 15 et 17 février 2015
Opéra-comique en deux actes
Livret de Jean-Pierre Grédy, d'après la pièce d'Alfred de Musset
Création le 20 juillet 1954 à Aix-en-Provence

Direction : **Claude Schnitzler**
Mise en scène : Oriol Tomas
Assistant mise en scène : Emilie Martel

Décors : Patricia Ruel *
Costumes : Laurence Mongeau
Lumières : Etienne Boucher *

Marianne : Zuzana Markova *
Hermia : Sarah Laulan *
Octave : Philippe-Nicolas Martin *
Coelio : François Rougier *
Claudio : Norman Patzke *
Tibia : Raphaël Bremard
L'aubergiste : Jean-Christophe Born *
Le chanteur de sérénade : Guillaume Andrieux *
La Duègne : Julien Brean *

Orchestre Symphonique Région Centre-Tours
Présenté en français, surtitré en français

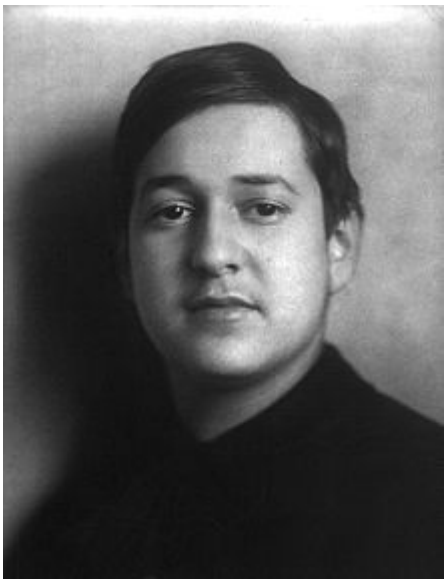
* débuts à l'Opéra de Tours

En savoir + sur Henri Sauguet

Illustration : Autoportrait d'Edgar Degas : Cœlio, le portrait du jeune héros romantique, sacrifié dans le drame de Musset.

Die Tote Statdt, La ville

morte de Korngold à Nantes



Nantes, Opéra Graslin. Korngold : Die Tote Stadt : 8>17 mars 2015. D'après l'adaptation (Le Mirage) que Georges Rodenbach conçoit d'après Bruges la morte, **Korngold fait créer son opéra simultanément à Cologne et Hambourg, le 4 décembre 1920.** Le chef d'oeuvre d'un compositeur de 23 ans. La brume vaporeuse de Bruges est le lieu où se réfugie Paul. Le jeune homme veuf y pleure en un rituel mortifère la perte de celle qu'il a aimée. Dans ce monde irréel, paraît soudain le fantasme de l'aimée, plus vivante que sa bien-aimée, plus fascinante que son souvenir. Au labyrinthe des apparences et des illusions, – vertiges qui précipitent la conscience déjà détruite de Paul, répond la riche et flamboyante texture de l'orchestre conçu par Korngold. Onirisme, cauchemar… trouble psychique ou quête spirituelle, l'itinéraire de Paul vacille constamment entre espoir et désillusion, passion ressuscitée et dépression… Dans La ville morte, le compositeur, d'un romantisme virtuose, interroge la forme même de l'opéra en tant que fabrique du rêve et de l'enchantement. Mais ici, l'illusion lyrique confine aux visions les plus envoûtantes voire déconcertantes. Proche du texte du poète symboliste belge, Georges Rodenbach, l'opéra Die Tote Stadt suit fidèlement l'ambiance évanescente de Bruges la morte (1892). En déplaçant le lieu des illusions, – d'un cerveau malade et inconsolable jusqu'à la célébration d'une ville entière, nouveau théâtre des apparitions, l'ouvrage atteint une nouvelle poétique, suggestive, allusive, propice à la surprise à à la révélation.

Avant de mourir, Rodenbach adapte son roman en pièce de théâtre dès 1900. C'est à partir de cette adaptation que les

Korngold, père et fils, mettent en musique entre 1917 et 1920, la trame d'un drame psychologique et fantastique qui envoûte par sa finesse poétique, sa couleur surnaturelle et miroitante.



Korngold est formé à la musique par son père Julius, critique musical. A Vienne, l'enfant prodige suscite l'admiration de Gustav Mahler alors directeur de l'Opéra. Fuyant le nazisme, Korngold compose ensuite pour Hollywood (à partir e 1936) les musiques de films de la Warner Bross où perce Errol Flynn (Les Aventures de Robin des Bois de 1938, Capitaine Blood, La Vie privée d'Élisabeth d'Angleterre, L'Aigle des mers de 1940…). Au total, 18 musiques de film verront le jour dont deux remporteront un oscar (Anthony Adverse et Robin des Bois).

Dans La Ville Morte, le jeune Erich Wolfgang approfondit encore sa sensibilité dramatique d'essence fantastique, amorcée avant dès 1914 dans son ouvrage Violanta. La Ville morte reste l'opéra le plus joué en Europe dans les années 1920 : tous les chefs d'envergure (Szell, Schalk, Klemperer, Knappertsbusch) souhaitent se confronter à un opéra intensément dramatique et onirique, qui exige surtout un orchestre spectaculaire citant Strauss, Mahler, Wagner… La Ville morte s'inscrit naturellement dans la programmation inaugurale du premier festival de Salzbourg de l'été 1922. De retour à Vienne en 1949, Korngold tente vainement de reprendre sa place comme compositeur adulé : l'échec de sa Symphonie en fa dièse (composée en Autriche : un autre chef d'oeuvre méconnu) refroidit ses ardeurs : le goût du public a changé et le compositeur regagne les States, à Hollywood, dès 1955, où il s'éteint en 1957 (Toluca Lake).

Angers Nantes Opéra



Erich Wolfgang Korngold : Die Tote Stadt : La Ville Morte

Production créée à Nancy le 9 mai 2010

Thomas Rösner, direction
Philipp Himmelmann, mise en scène

Daniel Kirch, *Paul*
Helena Juntunen, *Marietta*
Allen Boxer, *Frank*
Maria Riccarda Wesseling, *Brigitta*
Elisa Cenni, *Juliette*
Albane Carrère, *Lucienne*
Alexander Sprague, *Victorin* et *Gaston*
John Chest, *Fritz*
Rémy Mathieu, *Le Comte Albert*

Nantes, Théâtre Graslin : les 8, 10, 13, 15 (14h30), 17 mars 2015 à 20h.

Réserver votre place

À propos de *La Ville morte*

Conférence du Club Graslin Opéra. **Présentation du compositeur Erich Wolfgang Korngold et de son œuvre par Alain Perroux**, *musicologue*

Théâtre Graslin de Nantes
Lundi 23 février 2015 *à 20h*
Entrée gratuite

Visiter le site d'Angers Nantes Opéra :

http://www.angers-nantes-opera.com

résumé de l'intrigue



Le veuvage de Paul. A Bruges au cœur des canaux stagnants, Paul (ténor), veuf inconsolable, se désespère après la perte de son épouse Marie. Les remontrances de son ami Franck (baryton) et de sa femme de chambre (Brigitta, mezzo soprano) n'y font rien. Son illusion redouble quand une danseuse venue le voir, Marietta (soprano) semble ressusciter l'image de Marie : elle chante la même chanson que fredonnait la défunte : « *Glück, das mir verblied* »…

Le délire onirique de Paul. Puis l'action plonge dans la psyché du veuf délirant : de la fin du Ier acte au milieu du IIIème, le drame se précipite dans imagination de Paul. Franck y paraît en amant de Marietta, puis Marietta et ses amis réalisent une représentation théâtrale et caricaturale, à laquelle succèdent une procession cauchemardesque, la profanation des souvenirs de Marie par Marietta, enfin le meurtre de Marietta par Paul en étouffant la danseuse exubérante avec les tresses de Marie.

C'est une transe à valeur cathartique qui permet in fine au veuf de faire son deuil et de se libérer du souvenir de la défunte. Franck annonce qu'il quitte Bruges : Paul décide de l'accompagner.

Rodenbach / Korngold



Des climats urbains de Rodenbach à l'onirisme postwagénrien et straussien de Korngold… Dans son roman Bruges la morte (1892) Georges Rodenbach (1855-1898) cultive le croisement onirique des eaux fantastiques et symbolistes. L'écrivain est un proche d'Emile Verhaeren et organise en Belgique une tournée de Villiers de l'Isle Adam puis de Stéphane Mallarmé. Shopenhauerien comme Wagner, Rodenbach soigne en particulier les climats dépressifs et les paysages brumeux. Rodenbach se rapproche de l'anarchiste Octave Mirbeau qui a fait découvrir Maeterlinck. Pour exprimer les humeurs suicidaires de son héros, Paul, jeune veuf, frappé par l'absence insupportable de son épouse Marie, Rodenbach relie les pensées du jeune homme aux couleurs changeantes de la ville de Bruges … l'espace urbain devient protagoniste, comme détenteur et gardien d'un secret intime : ainsi paraît « la Ville comme un personnage essentiel, associé aux états d'âme, qui conseille, dissuade, détermine à agir », « Ainsi, dans la réalité, cette Bruges, qu'il nous a plu d'élire, apparaît presque humaine… ». Inspiré par le climat vénéneux, érotique et lugubre de Rodenbach, Korngold aidé de son père se montre à la hauteur de la mise en musique du sujet symboliste. Le miroitement de l'orchestre, l'invention et la séduction mélodiques, la construction et la dramaturgie de la musique, la place accordée d'un bout à l'autre au mystère, à l'illusion trompeuse et délirante, toute l'action n'est qu'un songe et un cauchemar sorte d'exutoire et traversée crépusculaire grâce auxquels Paul réalise son veuvage : au terme de l'opéra, il est sauvé de lui-même, prêt à vivre une nouvelle vie.

L’action en 3 tableaux

Tableau 1 : la rencontre avec Marietta. Paul jeune veuf vit dans le souvenir de Marie dont il conserve une mèche de cheveu. Paraît une jeune femme récemment rencontrée, Marietta, comédienne qui lui rappelle étrangement sa défunte épouse : Paul tente de l’embrasser mais Marietta lui échappe, prétextant le spectacle dans lequel elle joue.

Tableau 2 : Parodie de résurrection. Devant la maison de Marietta, Paul rencontre son ami Franck et lui dérobe de force la clé de la chambre de la jeune femme. Celle ci paraît avec ses partenaires comédiens : tous singent l’opéra de Robert le diable de Meyerbeer, la scène de résurrection des religieuses. Paul est outré mais Marietta défie le souvenir de Marie.

Tableau 3 : Paul a passé la nuit avec Marietta : elle se moque de la procession de la Saint-Sang, ce qui choque la foi de Paul. Marietta ayant jouant avec les mèches de cheveux de Marie est agressée par le jeune homme qui l’étouffe en l’étranglant. Au comble de l’effroi, Paul se rend compte qu’il délire et que tout était cauchemar. Marietta frappe à la porte pour récupérer le bouquet qu’elle avait oublié chez Paul. Ce dernier décide de suivre Franck hors de Bruges.

Nouvelle Chauve Souris à Tours



Tours, Opéra. La Chauve Souris : 27>31 décembre 2014. Johann Strauss fils, roi de la valse à Vienne, est aussi un génie de l'opérette. Pour preuve le raffinement délirant jamais démenti de son joyau lyrique, **La Chauve Souris…** Elle avance masquée, reste insaisissable et symbolise la folie raffinée d'une nuit d'effervescence absolue offrant aux chanteurs des rôles déjantés travestis, à l'orchestre grâce à l'inspiration superlative de Johann Strauss fils, une texture instrumentale ciselée, qui incarne depuis la création de l'oeuvre en 1874, le sommet de la culture viennoise associant valses envoûtantes hypnotiques et dramaturgie cocasse, drolatique, délirante. Ainsi à l'époque où Paris découvre les impressionnistes (exposition au salon de 1874), Vienne s'abandonne dans l'ivresse d'une musique flamboyante et d'un théâtre déjanté qui peut aussi se comprendre comme le miroir de sa propose vanité, comme une satire mordante autant qu'élégante de la société puritaine, hypocrite, hiérarchisée. C'est une parodie satire d'après le théâtre de boulevard parisien où perce aussi la guerre des sexes. D'astucieuses jeunes femmes, la bonne (Adèle), l'épouse (Rosalinde) entendent se venger d'un époux/patron libidineux infidèle (Eisenstein)…



Les choeurs virtuoses, la magie mélodique et le raffinement de l'orchestration qui synthétise le meilleur Strauss, sans omettre la délicatesse de l'intrigue qui revisite les standards des comédies de boulevards mais sur un mode léger et infiniment subtil comme les grands airs isolés (celui de la comtesse hongroise chantant dans Heimat un grand solo nostalgique d'une irrésistible sensibilité pendant la fête chez Orlofski au II)…. sont autant de qualités

complémentaires d’un spectacle d’une profondeur poétique rare et d’une expressivité palpitante pour peu que le chef et les chanteurs réunis dont la fameuse invitée surprise (gala dans l’opéra) aient à coeur d’en ciseler toutes les facettes, hors de la caricature.
Souhaitons que la nouvelle production de l’Opéra de Tours réunisse l’une ou l’autre et probablement les deux car le souci du chef, l’engagement des musiciens du Symphonique maison comme souvent la cohérence du plateau vocal réalisent d’indiscutables réussites à Tours.



Johann Strauss II
Die fledermaus, La Chauve Souris
Opérette viennoise en 3 actes, livret de Richard Genée
Création à Vienne, Theater an der Wien, le 5 avril 1874
Edition Bärenreiter (édition critique) – Chantée en Allemand, dialogues en français, surtitré en français

Tarifs : série E (de 7€ à 65€) le 31/12/2014 : série E+ (de 7€ à 70€)
Réservations : 02 47 60 20 20 / www.operadetours.fr

4 représentations à Tours :

Samedi 27 décembre, 20h
Dimanche 28 décembre, 15h
Mardi 30 décembre, 20h
Mercredi 31 décembre, 20h

Orchestre Symphonique Région Centre – Tours
Chœurs de l’Opéra de Tours
(Direction : Emmanuel Trenque)

Nouvelle co-production Opéra de Tours, Opéra de Reims, Art musical et Opéra Théâtre Grand Avignon

Avec le soutien exceptionnel de l'Association des Amis du Centre Lyrique de Tours, à l'occasion de ses soixante ans

Direction : **Jean-Yves Ossonce**
Mise en scène : **Jacques Duparc**
Décors Christophe Vallaux et Art musical Costumes, accessoires : Art musical Lumières : Marc Delamézière

Rosalinde : Mireille Delunsch
Adele : Vannina Santoni
Prince Orlofsky : Aude Extremo
Gabriel von Eisenstein : Didier Henry
Dr Falke : Michal Partyka*
Franck : Frédéric Goncalves*
Frosch : Jacques Duparc
Alfred : Eric Huchet
Dr Blind : Jacques Lemaire

* *Débuts à l'Opéra de Tours*

Conférence des Amis du Centre Lyrique de Tours
Conférence ACLT
Samedi 13 décembre, 14h30
Salle Jean Vilar, Grand Théâtre de Tours Intervenant : Didier Roumilhac

Argument – synopsis

Tout commence quelques mois auparavant, quand, un matin de bringue, revenant tous deux d'un bal masqué, le rentier Gabriel von Eisenstein contraignit son ami Dr Falke, notaire, à traverser la ville, revêtu d'un déguisement de Chauve-souris. Le Dr Falke tout feignant d'en rire, jure de se venger….

Acte I : à Pontoise chez Gabriel von Eisenstein

Une altercation avec un garde-champêtre a valu à Gabriel von Eisenstein huit jours de prison. Il décide d'oublier son chagrin dans le fumet d'un bon dîner avec sa femme Rosalinde. Son ami, Dr Falke, lui rend visite et lui propose de passer cette dernière soirée en joyeuse compagnie chez le Prince Orlofsky. Gabriel von Eisenstein enthousiaste accepte et après un petit mensonge à son épouse : Rosalinde, part soit disant pour « la prison » !

Rosalinde est bouleversée quand tout à coup elle reçoit la visite d'un ami d'enfance, ex et toujours amoureux « transi » , Alfred qui s'invite illico au diner en tentant de séduire celle qu'il aime encore ! Ils sont surpris par Franck, le directeur de la prison qui en fait, vient chercher le prisonnier Eisenstein. Alfred ne voulant pas révéler son identité, doit achever la soirée en prison, sous le nom de Gabriel von Eisenstein.

Rosalinde apprend par la soubrette Adèle que son mari n'est pas parti pour la prison mais pour un bal masqué avec de jolies filles. Elle décide d'y aller pour confondre son mari : elle se fera passer pour une princesse hongroise.

Acte II : Chez le Prince Orlofsky

Gabriel von Eisenstein sous un faux nom, se retrouve donc à la soirée du Prince Orlofsky avec son ami le Dr Falke. Le Directeur de la prison, Franck, est aussi invité. Sous un faux nom également, il fait la connaissance de Mr Gabriel Von Eisenstein. Arrive la « princesse Hongroise » ! Gabriel Von Eisenstein, fait une cour assidue à la prétendue Comtesse sans se rendre compte qu'il s'agit de sa propre femme ! Rosalinde se fait confier en gage d'amour sa montre, auquel son

chevalier servant tient pourtant beaucoup. Elle confondra son époux en lui montrant l'objet ainsi « offert ».

Acte III : A la prison de Pontoise, à l'aube

Le lendemain à l'aube, Franck revient à sa prison, encore gris du champagne de la veille. Gabriel von Eisenstein arrive lui aussi à la prison pour faire ses « 8 jours » au grand ébahissement de Franck qui lui déclare que le « vrai » Gabriel von Eisenstein est enfermé depuis la veille. Eisenstein très intrigué se fait passer pour son avocat et interroge Alfred dans sa cellule ; sa femme Rosalinde, munie de la montre, arrive à son tour avec Dr Falke. Von Eisenstein est confondu et ne peut que s'excuser auprès de Rosalinde. Le Dr Falke avoue être l'auteur de cette machination en représailles de Gabriel von Eisenstein qui se souvient alors de cette fameuse blague du déguisement de « Chauve Souris » ! Honteux et confus Gabriel ne sera pas le dernier à en rire.

en LIRE + : présentation complète de la nouvelle production de La Chauve Souris à l'Opéra de Tours

---

Notre sélection opéra pour les fêtes : quels opéras pour Noël et le jour de l'An ?

Quels opéras pour les fêtes ? Pour les fêtes…. évadez-vous ! Que faire pour les Fêtes ? Quel spectacle ne pas manquer ? Que vous restiez en France ou souhaitiez vous évader, voici notre

sélection des productions et concerts à l'affiche pendant la période bénie où l'insouciance le dispute au désir d'ivresse, soit du 23 décembre 2014 au 2 janvier 2015…. Offenbach et Johann Strauss fils continuent d'incarner la légèreté raffinée que tout le monde recherche pour cette fin d'année (préparant au grand rv médiatique du Concert du Nouvel An 2015 en direct du Musikverein de Vienne le 1er janvier 2015 sur France 2 (cette année dirigé par un vétéran bien rassurant : Zubin Mehta)…



Joyce Di Donato crée l'événement au Liceu de Barcelone en chantant pour Noël et le Jour de l'An, sa magnifique maria Stuarda de Donizetti. c'est l'événement lyrique des fêtes de fin d'année 2014

Pour nous, la production événement reste **la nouvelle Chauve Souris présentée par l'Opéra de Tours** soit 4 représentations les 27, 29 30 et 31 décembre 2014 (Jean-Yves Ossonce, direction). La production se donne quelques jours auparavant à Reims, les 13 et 14 décembre.

A l'Opéra de Montpellier, place à Mozart et son Idomemeo (opéra orchestral riche en développements symphoniques : Opéra comédie, les 26 et 28 décembre 2014 puis 6 et 8 janvier 2015). Ainsi vous saurez comment une jeune fille aimable voire neutre : Ilia, sauve le prince Idomeneo que son père (Idamante) allait immoler pour plaire aux dieux…

Offenbach fait depuis longtemps partie des auteurs à l'affiche pendant les fêtes de fin d'année : ainsi **Angers Nantes Opéra présente Barbe-Bleue** : à Nantes (Opéra Graslin), les 12, 14, 16, 17 et 19 décembre, puis Angers, les 11, 13 et 15 janvier 2015, et entre ces dates c'est l'Opéra de Rennes qui prend la relève les 29, 31 décembre puis 1er, 3 janvier 2015 (Laurent Campellone, direction, avec Matias Vidal, Karine Séchaye…). De son côté, **Toulon propose La Belle Hélène**, les 27, 28, 30 et 31 décembre 2014 (Karine Deshayes, Cyril Dubois… Krüger, direction). C'est aussi le cas de **Strasbourg (Opéra du Rhin) où La vie parisienne** bat son plein les 13, 15, 21, 23, 26, 27, 30 décembre 2014 (Claude Schnitzler, direction).

Pour une envie d'opéra italien, comique de surcroît mais si subtile : **vous irez à Saint-Etienne (Opéra-Théâtre) pour Don Pasquale de Donizetti** : les 31 décembre 2014 puis 2 et 4 janvier 2015 (Dominguez, direction, avec Sohn et di Pasquale…).

Au Staatsoper de Vienne, 3 productions à la carte accompagnent Noël et le Nouvel An : Rigoletto de Verdi (les 20, 23, 27, 30 décembre 2014 puis 2 janvier 2015. Welser-Möst, direction.

Pierre Audi, mise en scène, avec Piotr Beczala, Simon Keelyside…) ; La Flûte enchantée (Die Zauberflöte de Mozart, les 25, 28 décembre 2014 puis 4, 7, 11 janvier 2015. Fischer, direction. Avec Selig, Bruns, Lewek, Kühmeier, Werba…). Enfin, Vienne ne serait pas réellement enivrée sans un air de valse, celui si affiné / affûté de Johann Strauss II : un retour à la source la plus pétillante grâce à l'inusable **Chauve Souris de Johann Strauss II, les 31 décembre 2014, puis 1er, 3, 5 janvier 2015. Un must absolu.**



Liceu de Barcelone. Plus grave et tragique mais révélant le tempérament tendre et superlatif d'une bel cantiste actuelle inoubliable : **Maria Stuarda de Donizetti** avec la diva américaine **Joyce DiDonato au Liceu de Barcelone** : les 19, 21, 23, 27, 29, 30 décembre 2014 puis 2, 3, 7, 8 et 10 janvier 2015. C'est la production phare en Catalogne ibérique et l'un des derniers temps forts de la saison lyrique 2014 au Liceu : attention Joyce Di Donato est remplacée les 21, 29 puis 3 et 7 janvier). Le dvd de sa performance dans le rôle-titre a été édité récemment par Erato. A Barcelone, la production est scénographiée par un duo capable du pire comme du meilleur Caurier / Leiser. Joyce DiDonato a réalisé sa prise de rôle sur la scène du Metropolitan Opera de New York en janvier 2013 (production scénographiée par David McVicar et filmé par Erato)

Enfin à Liège, l'Opéra royal de Wallonie présente une nouvelle production de Tosca de Puccini, les 20, 21, 23, 26, 27, 28, 30, 31 décembre 2014 puis 2 janvier 2015. Et n'oubliez pas qu'à Liège se trouvent les meilleurs marchés de Noël et tant de bons chocolatiers. De quoi compléter astucieusement votre séjour pour les fêtes.

Nouvelle Chauve Souris de J. Strauss II à l'Opéra-Comique



Paris, Opéra-Comique. La Chauve Souris : 21 décembre > 1er janvier 2015. Johann Strauss fils, roi de la valse à Vienne, est aussi un génie de l'opérette. Pour preuve le raffinement délirant jamais démenti de son joyau lyrique, **La Chauve Souris…** Elle avance masquée, reste insaisissable et symbolise la folie raffinée d'une nuit d'effervescence absolue offrant aux chanteurs des rôles déjantés travestis, à l'orchestre grâce à l'inspiration superlative de Johann Strauss fils, une texture instrumentale ciselée, qui incarne depuis la création de l'oeuvre en 1874, le sommet de la culture viennoise associant valses envoûtantes hypnotiques et dramaturgie cocasse, drolatique, délirante. Ainsi à l'époque où Paris découvre les impressionnistes (exposition au salon de 1874), Vienne s'abandonne dans l'ivresse d'une musique flamboyante et d'un théâtre déjanté qui peut aussi se comprendre comme le miroir de sa propose vanité, comme une satire mordante autant qu'élégante de la société puritaine, hypocrite, hiérarchisée. C'est l'époque de l'empire vacillant celui qui après le choc de 1870 qui voit émerger la Prusse

conquérante, va bientôt être entraîné avec la fin de la première guerre en 1918.
Les choeurs virtuoses, la magie mélodique et le raffinement de l'orchestration qui synthétise le meilleur Strauss, sans omettre la délicatesse de l'intrigue qui revisite les standards des comédies de boulevards mais sur un mode léger et infiniment subtil comme les grands airs isolés (celui de la comtesse hongroise chantant dans Heimat un grand solo nostalgique d'une irrésistible sensibilité pendant la fête chez Orlofski au II)…. sont autant de qualités complémentaires d'un spectacle d'une profondeur poétique rare et d'une expressivité palpitante pour peu que le chef et les chanteurs réunis dont la fameuse invitée surprise (gala dans l'opéra) aient à coeur d'en ciseler toutes les facettes, hors de la caricature.



Fortement pénétré par l'esprit de la fin comme déjà conscient de la chute des valeurs impériales, l'ouvrage enchante autant par ses formidables audaces dramatiques que le raffinement d'une partition parmi les plus bouleversantes qui soient. Sous le masque de la comédie et de la farce, le ton est bien celui d'une parodie de la vie sociale où en une nuit de travestissement et d'ivresse, les véritables sentiments se révèlent. Les masques, les identités croisées, usurpées symbolisent la crise et le délitement d'une société malade. Rares les mise en scène capables de jouer sur les deux tableaux: la sincérité, l'élégance mais aussi la verve et l'intelligence parodique. Qu'en sera-t-il à l'Opéra-Comique où la production annoncée sera chantée en français sous la direction de Marc Minkowski ? On sait la facilité du chef pour grossir le trait voire épaissir la caricature… l'élégance comme la subtilité straussiennes survivront-elles à cette adaptation gauloise ? **Réponse à partir du 21 décembre 2014 sur la scène de** l'Opéra Comique, salle Favart à Paris.

Johann Strauss II
Die fledermaus, La Chauve Souris
Opérette viennoise en 3 actes, livret de Richard Genée
Création à Vienne, Theater an der Wien, le 5 avril 1874

Direction musicale, Marc Minkowski
Mise en scène, Ivan Alexandre

Avec Stéphane Degout, Chiara Skerath, Sabine Devieilhe, Frédéric Antoun, Florian Sempey, Franck Leguérinel, Kangmin Justin Kim, Christophe Mortagne, Jodie Devos, Atmen Kelif, Delphine Beaulieu

Orchestre et chœur, Musiciens du Louvre Grenoble

Réservez vos places sur le site de l'Opéra-Comique, Paris
Offre spéciale pour la journée du 25 décembre 2014 : fêtez Noël en assistant à la Chauve Souris de Johann Strauss, version française

Opéra, annonce. Siroe de Hasse à l'Opéra royal de Versailles



Versailles, les 26,28 30 novembre 2014. Max Emanuel Cencic chante Siroé de Hasse sur la scène et au disque (novembre 2014). Fervent interprète des passions baroques, le contre ténor Max emanuel Cencic offre en première française, la recréation de l'opéra seria Siroe d'un contemporain de Haendel et de Rameau, Hasse… Au moment où Rameau révolutionne de façon scandaleuse la tragédie lyrique française avec son premier opéra : Hippolyte et Aricie (1733), soulignant la spécificité gauloise quand toute l'Europe s'entiche pour l'opéra italien en particulier napolitain, le génial Saxon Hasse assure justement l'essor irrépressible du seria napolitain avec son Siroe que révèle aujourd'hui le contre ténor aux graves agiles, **Max Emanuel Cencic**. Le disque paraît début novembre chez Decca et le chanteur met en scène les représentations de novembre 2014 à l'opéra royal de Versailles. **En LIRE +**





L'histoire de Siroé associe un contexte historique et des intrigues amoureuses croisées: en 628, le belliqueux Roi des Perses Cosroé (Chosroès II), en guerre depuis des années, avec l'Empereur Chrétien Héraclius et lui ayant pris l'Egypte, la Syrie et la Palestine, décide de ne pas donner sa succession à son fils aîné Siroé. Celui-ci se révolte devant cette injustice et fait assassiner son père. Siroé devient Roi des Perses en 628. Il écrit aussitôt à Héraclius pour signer la paix, permettant à l'Asie Centrale de vivre une période de splendeur et de sérénité. Tout en brossant le portrait d'un prince éclairé et vrtueux, Hasse exploite l'opposition des chrétiens et des perses, exacerbe les rivalités et multiplie les situations conflictuelles, les confrontations tendues et passionnées qu'il traite toujours en privilégiant la virtuosité de ses solistes. C'est aussi une claire illustration selon les principes pronés par Métastase, de la figure du prince providentiel, tout d'abord victime puis peu à peu puissant mais lumineux, c'est à dire civilisateur et pacifique. L'incarnation renouvelée d'un nouvel Alexandre.

Agenda

Versailles, Opéra royal

Les 26, 28 novembre 2014, 20h

Le 30 novembre, 15h

avec

Max Emanuel Cencic, Siroé

Julia Lezhneva, Laodice

Mary-Ellen Nesi, Medarse

Juan Sancho, Cosroe

Laureen Snouffer, Arasse

Dilyara Idrisova, Emira

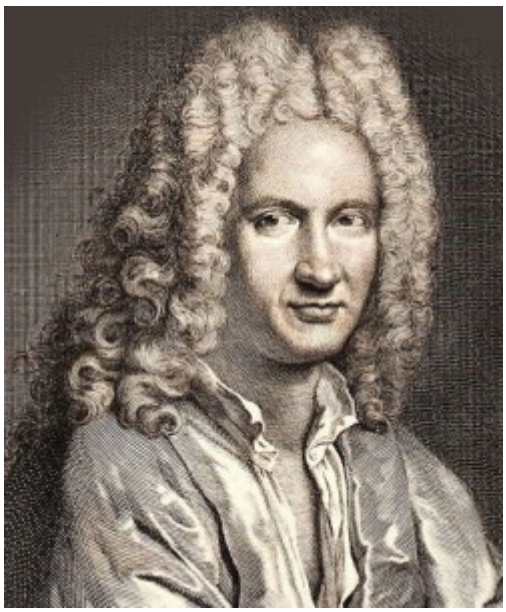
Armonia Atenea

George Petrou, direction

Max Emanuel Cencic, mise en scène
Durée : 3h30 entracte inclus Tarif : de 35 à 140 €

CD
Hasse : Siroe, Max Emanuel Cencic. Double cd Decca, réf. 478 6768 : parution le 3 novembre 2014

Les Fêtes Vénitiennes de Campra à l'Opéra-Comique



Paris, Opéra-Comique. Campra : Les Fêtes Vénitiennes. 26 janvier > 2 février 2015. William Christie, Robert Carsen. Italien d'origine, résident à Aix, André Campra incarne la nouvelle inflexion artistique propre à la fin du règne de Louis XIV : fortement teintée d'italianisme, portée non plus dans la déclamation tragique mais vers la décontraction, la légèreté, le divertissement. Après la solennité majestueuse et noble du Grand Siècle, place aux plaisirs, ceux bientôt fastueux, anacréontiques de Louis XV. Mais André Campra et parallèlement à son contemporain lui aussi très itlaien, François Couperin, tisse une étoffe somptueuse et décorative, jamais creuse et subtilement amoureuse qui prépare au grand génie de l'époque Louis XV, Rameau. Venise incarne depuis la naissance de la République, l'esprit de la liberté et de la licence des moeurs. André Campra recrée sur la scène et par la seule

variété des danses, avant l'imaginaire fabuleux et exotique des Indes Galantes de Rameau (1735), un pays enchanté porté par le désir et l'abandon des amants langoureux, l'équivalent de la Cythère que peint Watteau pendant la Régence. Chorégraphe des cœurs, Campra est aussi un puissant coloriste porté sur le rêve, l'abandon. En choisissant la version des entrées de 1710, soit à l'époque des dernières années du règne de Louis XIV, William Christie et Les Arts Florissants réenchante un monde onirique où le français réactive avec nostalgie et infiniment de grâce comme d'élégance, l'esprit du plaisir et de la rêverie. Nouvelle production événement (Robert Carsen, mise en scène).

Paris, Opéra-Comique. Campra : Les Fêtes Vénitiennes. 26 janvier > 2 février 2015. Les Arts Florissants, William Christie (direction). Robert Carsen (mise en scène). Nouvelle production.